

Le fondement du courage
Prédication

Gérard SIEGWALT

Lecture biblique : Matthieu 10, 26-33

Fête de la Réformation et sauvegarde de la création. Il m'a été demandé de lier le souvenir que nous faisons aujourd'hui de l'affichage, par Martin Luther, des 95 thèses à la porte de l'église de Wittenberg – cet événement a été le commencement de la Réformation du 16^e siècle qui a conduit au schisme de la chrétienté occidentale – (de lier ce souvenir) avec la préoccupation actuelle, une préoccupation grave, comme nous le savons, de la sauvegarde de la création.

D'emblée, il s'agit de *lier* les deux, non de remplacer le souvenir de la Réformation et donc l'actualisation de l'évangile libérateur du Christ dont la découverte a été le nerf du mouvement de la Réforme, par le thème de la sauvegarde de la création. Il s'agit bien d'éclairer ce thème à partir de l'affirmation centrale de l'apôtre Paul qui nous a été rappelée par le passage de l'épître aux Romains que nous avons entendu et que Luther et à sa suite Jean Calvin ont remis en valeur : l'affirmation de la justification du pécheur par grâce et donc par la foi. *Qu'est-ce que ce message central de l'évangile a à faire avec le souci de la sauvegarde de la création ?* Pour répondre à cette question, je me limiterai à une seule indication : l'évangile du Christ, et donc la foi au Christ, la foi en la grâce de Dieu qui est notre salut, c'est-à-dire qui nous met debout quand nous sommes par terre, ***cette foi au Christ est le fondement de notre courage*** pour affronter le défi écologique qu'exprime l'expression : sauvegarde de la création.

Il faut à ce propos dire, avec une profonde reconnaissance, que nous, protestants, luthériens ou réformés ou de quelque autre couleur, *nous partageons aujourd'hui largement la compréhension de l'évangile du Christ avec nos frères et sœurs catholiques-romains.* Je rappelle simplement qu'en 1999 a été signée, par les plus hautes instances romaine et luthérienne, une *Déclaration commune sur la doctrine de la justification* : tout en notant les différences d'accentuation théologique entre nos Églises, cette Déclaration exprime l'accord fondamental à propos de cette doctrine qui était au cœur de la Réforme du 16^e siècle et dont l'Église romaine reconnaît maintenant qu'elle est aussi au cœur de sa foi à elle. Il reste certes des questions en suspens entre nos Églises, mais elles apparaissent comme pouvant être résolues. L'important est de voir qu'il en va, en dernier lieu, non du catholicisme romain ni du protestantisme, mais, selon la confession de foi dite de Nicée, (il en va) de l'Église une, sainte, catholique ou universelle et apostolique. *L'Église du Christ est ultimement une,* même si elle a, comme déjà dans le Nouveau Testament, des explicitations différentes : l'Église de Jérusalem n'était pas celle de Corinthe et l'Église d'Éphèse n'était pas celle de Rome, Paul n'était pas Pierre ni Jean, mais entre ces communautés différentes et entre ces apôtres différents, parfois à travers des tensions voire des conflits, se vivait, parce qu'on les a clairement affrontés, le lien de la paix, l'entraide et la vision commune du royaume à venir de Dieu. La question est aujourd'hui légitime, si la fête de la Réformation ne devrait pas devenir une ***fête œcuménique***, si nous ne devrions pas la célébrer en commun avec nos paroisses catholiques-sœurs, et cela afin de croître ensemble, chacun de son côté et les uns avec les autres, dans la foi au même Christ. La petite muraille qui semble encore s'y opposer, l'amour, la prière et le dialogue fidèle mû par la force libératrice de l'évangile du Christ finiront par la faire tomber, elle aussi.

C'est donc ensemble que nous sommes confrontés, chrétiens de tous bords, avec le défi écologique. Mais la préoccupation de la sauvegarde de la création est œcuménique non seulement au sens inter-ecclésial, mais aussi au sens étymologique du mot « œcuménique » qui renvoie à toute la terre habitée, à toute l'humanité. C'est l'humanité comme telle, l'hémisphère Nord comme l'hémisphère Sud, les pays riches comme les pays pauvres, qui sont concernés par le *défi écologique*. Il s'agit là d'un défi non seulement pour les Églises, mais pour toute la société humaine, pour chaque peuple, pour tous les êtres humains.

Quel est ce défi ? Il a deux aspects essentiels. Nous pouvons illustrer l'un et l'autre grâce à des événements de ces seuls douze mois derniers.

En premier lieu, rappelons-nous le Tsunami en décembre dernier, en Asie du Sud-Est. Et puis, il y a juste trois semaines, le tremblement de terre au Pakistan et plus particulièrement au Cachemire. Nous savons aujourd'hui que les tremblements de terre, l'éruption des volcans, les cyclones, les pluies diluviennes ici et les sécheresses là, ont accompagné l'histoire de notre terre depuis toujours et qu'il s'agit là de *phénomènes naturels* qui ne sont imputables directement ni à l'homme ni à Dieu. Ces phénomènes ressortissent à ce qu'on appelle les lois de la nature ; ils rendent compte du fait que notre planète est en devenir, on peut aussi dire : en travail. C'est sans doute cela que l'apôtre Paul a à l'esprit quand il dit dans Romains 8 (v. 22) : « La création toute entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement », ce qui veut dire qu'elle est en attente de quelque chose qui la dépasse et que la Bible et en particulier le livre de l'Apocalypse appellent « les cieux nouveaux et la terre nouvelle » ou encore « la nouvelle création ». Des souffrances terribles jalonnent le cours de l'histoire et jusqu'à nous ; elles sont inhérentes à la création même et ne relèvent donc pas du châtement de Dieu sur le péché de l'homme ; elles tiennent à l'existence même qui comporte à côté du bien qu'elle est, à côté du cadeau, de la grâce qu'elle représente, aussi du mal. Peut-être la grippe aviaire rentre-t-elle aussi dans cette catégorie d'un *mal naturel*. Saint Paul parle à ce propos des puissances, des dominations, des autorités qui interfèrent avec la volonté bonne du Dieu créateur ; dans le même passage de Romains 8 (v. 20), il évoque ce mal mystérieux en disant que « la création a été soumise contre son gré » et donc à son corps défendant à un pouvoir destructeur qu'il désigne par le terme de « vanité » (« elle est soumise à la vanité »). Certains emploient à ce propos le terme de « destin » qui désigne ce à quoi nous sommes inéluctablement soumis : en plus des cataclysmes naturels, ce sont aussi des handicaps, des infirmités, des accidents, des maladies dont nous ne sommes pas responsables, et c'est ultimement la mort, qui peuvent être vus ainsi. *Pour certaines de ces données, la sauvegarde de la création ne peut rien contre elles* : l'homme peut au mieux les prévoir et ainsi prendre des dispositions contre leurs effets destructeurs. Pour d'autres de ces données, l'homme peut les endiguer et à la limite les vaincre (telles certaines maladies), sinon il peut les soulager, il peut aider à rendre digne d'être vécue une vie même avec un handicap lourd... Mais il y a en tout cela et par-delà tout cela un mal qu'on peut appeler objectif et à propos duquel on ne peut que dire : *il faut faire avec !* Ce mal qui tient à la création, pour nous les êtres humains à notre qualité de créatures limitées, faillibles et mortelles, c'est le mal comme épreuve, un mal inéluctable pour chacun d'entre nous. Il nous renvoie à ce que j'ai nommé *le fondement de notre courage*. Où puiser le courage pour faire face à l'épreuve du mal, sinon dans la foi en Celui qui est maître sur le mal, sur le destin, sur les puissances et dominations qui interfèrent avec la bonne création ? La foi ne supprime pas l'épreuve du mal mais elle la transfigure, comme disent nos frères orthodoxes, elle l'illumine de l'intérieur, elle l'ouvre à la grâce de Dieu, et ainsi elle détrône le mal comme puissance dernière, elle est la victoire, dans la vie et dans la mort, sur la puissance non pas matérielle mais *spirituelle* du mal.

En second lieu, évoquons, dans cette année passée, des *catastrophes naturelles qui sont imputables à l'homme*. De telles catastrophes ne datent pas de cette année. Nous le savons : la problématique écologique, c'est-à-dire la problématique de la détérioration de l'environnement, est entrée dans la conscience commune depuis une quarantaine d'années. Les équilibres naturels fondamentaux sont rompus du fait de notre civilisation même. Cela touche la santé du *sol*, là où, au lieu d'être cultivé et gardé pour son bien et le bien de l'humanité, comme le dit le récit de la création, il est instrumentalisé et exploité pour le rendement à en tirer et qui est au service d'une part du consumérisme qui fait de la consommation une fin, d'autre part du profit qui fait de l'argent une fin. Outre le *sol*, c'est l'*air* que nous respirons, l'*eau* de nos nappes phréatiques de moins en moins propre à la consommation, les

réserves énergétiques naturelles, particulièrement les énergies fossiles, non renouvelables, les *forêts*, en particulier en Afrique et en Amérique latine, qui sont dangereusement touchés. Le **système économique** qui nous régit, à savoir le capitalisme libéral, le libéralisme économique donc, instaure le productivisme en absolu, sans égard, jusqu'à il y a peu, pour le prix à payer non seulement au plan de l'environnement naturel mais également au plan de la justice et de la solidarité inter-humaines. Car l'économisme, l'idéologie économique, qui domine la civilisation dite occidentale, conduit à l'enrichissement des uns et à l'appauvrissement des autres : cela est vrai à l'intérieur de nos pays dits développés et cela est encore plus vrai entre nos pays développés et les pays de l'hémisphère Sud. Au cours de l'an passé, deux événements majeurs témoignent d'une nouvelle gradation de la problématique écologique qui est liée à notre système économique dominant. *D'un côté*, il y a l'évidence maintenant largement admise du *changement climatique* dû au réchauffement de l'atmosphère et à l'élévation du niveau de la mer. Des signes particulièrement frappants en sont les pluies diluviennes avec les inondations catastrophiques en des zones où de tels phénomènes n'existaient guère avec une telle force ravageuse jusqu'ici, à l'opposé l'extension dans le temps et dans l'espace de la sécheresse avec une diminution sensible des pluies. Il y a aussi la multiplication et la puissance de plus en plus extrême des cyclones, qui viennent ravager des régions du monde, aussi de l'hémisphère Nord, qui n'étaient auparavant touchées qu'exceptionnellement par de tels phénomènes. Tous ces phénomènes sont pour ainsi dire la réaction de la nature aux déséquilibres que notre civilisation dominante lui a infligés. *De l'autre côté*, il y a les *nouveaux flux migratoires* du Sud vers le Nord ; ils ont été illustrés récemment par les graves incidents dans les deux ports espagnols de Ceuta et de Melilla sur la côte méditerranéenne du Maroc. On sait que cette migration clandestine est *aussi* (pas uniquement : il y a d'autres facteurs encore qui jouent) la réaction des peuples de la misère à l'absence d'équité et de justice qui caractérise l'économisme occidental ; on prévoit que, à moins d'aider ces gens à trouver leur gagne-pain chez eux, ils n'auront de cesse de grossir le nombre des immigrés dans nos pays d'Europe. D'un documentaire récent sur le changement climatique, je retiens cette phrase : « *Nous récoltons aujourd'hui ce que nous avons semé il y a 30 ans. Et ce que nous semons aujourd'hui, nos enfants et leurs enfants le récolteront dans 30 ans* ». Les catastrophes écologiques et économiques qui sont imputables à l'homme, donc aussi à nous, montrent que nous vivons aujourd'hui un **ébranlement des fondations mêmes de notre civilisation**. La sauvegarde de la création n'est pas un slogan de mode mais est un défi qui engage les données élémentaires de la vie et donc de l'humanité sur terre. Nous vivons ce que l'historien Arnold Toynbee a appelé un temps axial, où se joue le sort tant matériel que spirituel d'une époque ; le théologien Paul Tillich parlait de *kairos*, de temps qui appelle à une décision qui engage toute la suite de l'histoire, en l'occurrence l'histoire aussi bien personnelle que collective. L'ébranlement manifeste des fondations sur lesquelles repose notre civilisation nous renvoie au **fondement de notre courage**, c'est-à-dire de notre foi, de l'espérance de la foi, de l'amour qui rend cette espérance concrète au ras du vécu.

C'est là que nous atteints ***l'évangile de ce dimanche***. Nous le lisons en référence à la fois à cette fête de la Réformation et à la thématique particulière de la sauvegarde de la création. Nous en retenons trois points principaux.

Le premier point, c'est cette parole récurrente de Jésus dans notre passage : « ***Ne craignez pas*** ». Jésus parle des persécutions dont ses disciples seront l'objet. Nous parlons aujourd'hui des menaces liées à l'état critique de notre planète et à l'état critique de la justice parmi les hommes et les peuples. Tout cela peut susciter la peur voire la panique. Une telle peur existe chez un nombre croissant de nos contemporains et peut-être aussi parmi nous. Le danger est grand soit de sombrer dans la dépression ou du moins le défaitisme, soit de fermer les yeux devant la réalité et de fuir dans tel paradis artificiel. Dans l'un et l'autre cas, on ne regarde pas les choses en face. En disant : « Ne craignez pas », *Jésus fait face* à une situation difficile pour ses disciples, situation qu'il sait inévitable. Il nomme cette situation et y prépare les siens. Nous devons également *nommer la situation qui est devant nous ; afin de nous y préparer*. La parole « Ne craignez pas » ne peut rejoindre que ceux qui font face, pas les autres, pas ceux qui d'emblée baissent les bras et son patraques, pas ceux non plus qui s'évadent dans l'illusion et le mensonge. « Ne craignez pas », dit Jésus, en renvoyant au fondement du courage, à savoir Dieu, le Père céleste. « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais qui ne peuvent tuer l'âme* ». Ne craignez pas les difficultés à venir, les souffrances et même la mort. « Ne craignez pas », car si cette terre passe, si elle passe par une mutation profonde et par les douleurs d'enfantement que

cette mutation comporte, « la parole de notre Dieu subsistera éternellement », comme dit le prophète (Es 40,8). Dieu subsiste éternellement. *Ne laissez pas la peur vous envahir, sinon votre âme périra avec votre corps*. Ne placez pas vos actions dans les banques terrestres, mais, comme dit Jésus dans le sermon sur la montagne : « *amassez des trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point et où les voleurs ne percent ni ne dérobent* » (Mt 6, 19s). Placer nos actions dans le ciel, c'est nous investir *sur terre* pour le royaume de Dieu et sa justice et donc pour la volonté de Dieu, une volonté de respect pour cette création, de sauvegarde de la création, et aussi une volonté de justice et de solidarité entre les hommes. Faites face, dit Jésus, « ne craignez pas », agissez avec discernement selon vos dons, selon vos moyens, à votre place, en réponse au défi écologique et au défi économique, sur lesquels se joue l'avenir de notre planète et de l'humanité. L'action bien pensée, individuelle et communautaire, est la mise en œuvre du « Ne craignez pas » ; elle est le seul remède au défaitisme comme aussi à l'évasion dans un irréel pays de cocagne.

Le deuxième point, c'est l'appel à parler : « *Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour, et ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les toits* » ou sur les terrasses (v. 27). La parole publique vient à son heure ; elle n'est pas au commencement. Avant la parole publique, il y a la préparation à elle, car il ne faut pas parler pour parler, il faut *parler juste et vrai*, sinon la parole est discréditée. Avant la parole, il y a déjà l'action. Pas de parole juste et vraie sans qu'elle ait été éprouvée dans l'engagement persévérant et critique – aussi auto-critique – de l'action. Avant d'envoyer ses disciples au devant des feux de la rampe, donc sur la scène publique, sur les terrasses du monde, Jésus, est-il dit ici, leur parle « dans les ténèbres », de bouche à oreille, c'est-à-dire à l'écart, dans la discrétion d'un lieu à part. Cette formation n'est pas destinée à durer au-delà de l'indispensable ; le moment vient où il faut se jeter à l'eau et nager, comme on peut. Et alors, s'appuyant sur le « Ne craignez pas », il faut apprendre, individuellement et communautairement, et chaque nouveau jour, à faire face, à discerner, à s'orienter, c'est-à-dire à regarder vers l'Orient, vers le Soleil levant, vers le Christ, vers le royaume de Dieu à venir et déjà en train de venir à travers les événements présents et particulièrement à travers *les signes que notre foi pose concrètement*, dans ces événements et face à eux, et qui y signifient, petitement mais réellement, la présence créatrice et rédemptrice de Dieu. Parler publiquement, c'est se risquer, c'est prendre des risques ; on ne peut le faire qu'en entretenant en soi le ***fondement du courage*** et en se remettant quotidiennement à la grâce de Dieu.

Le dernier point, c'est l'affirmation que notre parole publique, en l'occurrence concernant le défi écologique et économique (mais cela vaut pour tout autre sujet), est, en tant que fondée dans notre relation au Christ, qui est le fondement de notre courage, notre confession publique du Christ. « *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est dans les cieux ; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux* » (v. 32s). Confesser le Christ, ce n'est pas avoir son nom à la bouche ; c'est, peut-être sans même prononcer son nom, mais en tout cas en connaissance de cause et donc avec discernement et dans l'amour, *parler concrètement en son nom*, au nom de la puissance de vie de Dieu qui est apte à renverser les montagnes, et ce face aux problèmes, aux défis auxquels nous sommes confrontés.

Le fondement du courage, c'est Lui, Dieu en Christ présent par le Saint Esprit. Il nous donne, jour après jour, le courage de la foi, de la confiance (v. 29-31).

Va, dans la force du Dieu vivant.